

Voyage de l'École Normale d'Oran au Sahara

André-Albert Fernandez

Il était de tradition, à l'École Normale, pour clôturer le cycle des études, de réaliser un voyage, dit « de fin d'année », réservé aux normaliens d'origine, c'est-à-dire les élèves fréquentant l'École depuis la seconde et aux 4^e année de Formation professionnelle. Voici le carnet de route de l'année 1955.

Dimanche 3 avril

Oran-Aïn-Sefra : 414 km

Oran : départ à 06 h 08

L'étonnement est général à la vue du Directeur de l'E.N., Pierre Damville, et de son épouse, habillés en Sahariens, avec burnous, etc.

Étape de 414 km, départ en chantant. Arrivée à Mascara à 9 h 20. On boit un café, départ à 10 h 10.

À Dublineau, barrage de police. Tout est OK.

Saïda : arrivée à 10 h 40.

Départ à 11 h 00 après photos au cadran solaire et sous la plaque « Niamey-Tombouctou ».

Arrivée au Kreider à 13 h 00 : déjeuner froid.

Arrivée à Mecheria. Nous prenons la piste à Bou-Ktoub où l'on aperçoit les premiers dromadaires le long de la voie ferrée. Nous repartons à 17 h 15 et arrivons sans encombre à Aïn-Sefra, à 18 h 45, où l'on voit les premières dunes. Coucher à 23 h 00 à l'école dans une classe sur des paillasses.

Trajet : paysage monotone à partir de Saïda : alpha, arbousiers... Aïn-Sefra, ville peu intéressante, assez terne, située dans un bas-fond.

Lundi 4 avril

Aïn-Sefra-Colomb Béchar : 280 km À 10 h 15 nous apercevons le premier vol de gangas (espèce de perdrix grise du désert). Paysage de sable et surtout de cailloux, avec champignons de Bou-Amama (touffes en demi-boule serrée, posées sur le sable).

Beau paysage dans l'atlas saharien, jolies gorges pierreuses avec érosion caractéristique par éclatement de la roche. Arrêt dans la gorge, je lève un rocher, avec Mascia, et nous trouvons un gros scorpion noir. Béni-Ounif à 12 h 30. Départ à 14 h 30, nous découvrons la palmeraie et les premières oasis. À droite, s'élève la chaîne de montagnes du Maroc. Arrivée à Colomb-Béchar à 17 h 30. Nous allons jeter un coup d'œil à la piscine qui est fameuse avec un brin d'exotisme bien marqué.

Mardi 5 avril

Colomb-Béchar-Béni-Abbes : 230 km Nous prenons la piste, ici commence le vrai désert de cailloux (reg). Nous échappons de peu à l'ensablement, grâce aux initiatives du chauffeur qui, à notre grand contentement, fait le contraire de ce que lui dit « le patron », c'est-à-dire marche arrière dans le sable (il n'est directeur qu'à l'École normale !). Nous arrivons enfin à Taghit à 10 h 00, c'est le plus bel exemple d'oasis avec sa palmeraie le long de l'oued où se font quelques cultures légumières et des céréales. Nous sommes étonnés par le système d'arrosage : des puits à balancier

constitué d'une perche, avec contrepois à l'opposé de la corde au bout de laquelle une outre en peau de chèvre (*guerba*) est utilisée en guise de seau pour puiser l'eau ; eau qui est ensuite déversée dans un canal fabriqué à partir d'un demi-tronc de palmier évidé.

Il y a très peu d'Européens, à part les militaires du « bordj », dans ce village construit essentiellement en « tourbes » (torchis). L'escalade de la grande dune est exténuante, mais la fatigue est largement récompensée par le magnifique panorama qui s'offre à nous sur l'autre versant. Un paysage lunaire avec une limite très marquée entre le désert de pierres (reg) et le désert de sable (erg).

Nous arrivons à Igli à 15 h. C'est un village minuscule avec une belle école (1) de deux classes que nous visitons d'ailleurs. Les vacances de Pâques n'existent pas ici, puisque les grandes vacances commencent le 1^{er} mai. Les enfants sont très appliqués et fournissent un travail qui nous laisse admiratifs.

Nous repartons et atteignons enfin Béni-Abbes, à 17h15. Quelle découverte ! La piscine, ombragée par les palmiers avec les glycines et les bougainvilliers qui dégoulinent en cascade le long des





murs, est alimentée par une source d'eau à 23°. Celle-ci se déverse en un flot de 50 cm de diamètre, pour ensuite s'écouler de la piscine vers les jardins potagers minutieusement cultivés dans la palmeraie. La nuit seule nous fait quitter cette féerie !

L'hôtel est très exotique, et le plafond en palmes de la chambre que nous partageons à trois repose sur des poutres qui ne sont rien d'autre que des demi-troncs de palmiers.

Mercredi 6 avril

Journée de repos à Beni-Abbès.

Nous visitons le village en tourbe ocre, aux ruelles en arcades pour se protéger du soleil. Nous allons dans les dunes faire une promenade à dos de dromadaire. C'est amusant, au moment de monter, Padilla est désarçonné avec sa selle et tout le barda et, en un clin d'œil, pique une tête dans le sable. Il est vrai qu'on peut attraper le mal de mer quand l'animal se lève sur ses pattes ou, au contraire, quand il « baraque » pour permettre de descendre. C'est impressionnant de chevaucher de telles bêtes.

Nous visitons le « Ksar », sorte de labyrinthe, où nous circulons avec un guide et munis de lampes électriques. Nous étouffons. Nous allons rendre visite au « taleb » (chef spirituel) et voir la mosquée.

Nous traversons des jardins bien particuliers, clôturés par des murets en

boue séchée qui par leur hauteur, 1,20 m, forment donc des espèces de ruelles au lieu d'allées.

Nous montons ensuite à l'ermitage du Père Charles de Foucauld, à 1 km environ de la ville ; c'est un lieu perdu en bordure du plateau qui surplombe d'une cinquantaine de mètres la vallée verdoyante. Sur le versant opposé,

on aperçoit au milieu des palmiers, les vestiges d'anciennes bâtisses.

Quelques chasseurs d'Afrique, oiseaux chamarrés à dominante verte, traversent l'azur du ciel en émettant ce qui ressemble à des coups de sifflets de gardiens de la paix.

Au retour à Beni-Abbès, notre attention est attirée par un convoi de chasseurs belges, équipés pour aller chasser le lion et l'éléphant, au Congo belge.



Le soir, le caïd nous offre un méchoui

dans les dunes. La fumée des foyers ne nous a pas alertés, pourtant onze broches sont posées devant nous, chaudes et odorantes... La *chorba* (soupe) et les brochettes (cœur et foie en *merfouf* avec de la voilette ou crépine) ont précédé la viande accompagnée d'un succulent couscous ; un thé brûlant nous aide à digérer. Quatre ou cinq musiciens avec *raïtas*, *darboukas*, *guellals* et autres *gasbas* (flûtes en roseau) égrènent des notes sur un rythme lent ou au contraire rapide et syncopé. Paysage lunaire, ombres fantomatiques, mélodies qui pleurent. C'est féérique !

Jeudi 7 avril

Béni-Abbès-Adrar 360 km

Nous parcourons l'étendue de sable désespérément plate, sans la moindre touffe d'herbe, le seul relief étant celui des bornes le long de la piste, tous les 5 km. À Kerzaz, une poignée de maisons perdues dans les sables, nous achetons quelques galettes.

Enfin nous arrivons à Adrar ! La surprise est générale devant ce village de type franchement soudanais par sa vie et son architecture. Il est composé d'une place carrée de 400 m de côté, entourée de maisons précédées d'arcades ombreuses. Les habitations sont alignées le long de larges rues droites, se coupant à angle droit. De part et d'autre de la place, se faisant face, à



Béni-Abbès



Adrar

400 m de distance, les hôtels « Djemila » et « Du Marabout » nous accueillent de façon somptueuse. Ceux-ci n'ont rien à envier aux meilleurs établissements du Tell.

Vendredi 8 avril

Adrar-Timimoun : 190 km

Nous passons la matinée à Adrar. À 8 h 30 : invitation au thé chez le caïd dans un cadre enchanteur, au sein d'un jardin paradisiaque, à l'ombre de la palmeraie. Je suis adossé à une splen-



Route Figuiç-Béni-Ounif

roses odorantes. En face de moi, des fleurs écarlates parsèment le feuillage vert brillant des grenadiers bruissant d'abeilles butineuses. C'est un véritable enchantement. Des cacahuètes accompagnent un thé brûlant à la menthe fraîche. Nous suivons ensuite le caïd, fier de nous faire admirer son jardin, avec dans un coin les plantations de cacahuètes.

Puis nous visitons le stade, la piscine, le système de répartition de l'eau au départ de la source ; c'est un curieux système de peignes et de foggaras : à la sortie de la source, un petit barrage en arc de cercle de 30 cm à peine de hauteur forme une retenue d'eau. Une série d'échancrures dans le barrage alimentent, chacune, une rigole creusée à même la terre appelée *séguia* qui guide le filet d'eau sur des centaines de mètres, voire des kilomètres, jusqu'au jardin à irriguer. L'évaporation rapide étant le pire ennemi, ces *séguias* s'enfouissent rapidement sous terre, à 2 ou 3 mètres de profondeur parfois, dans un réseau de petits tunnels ou *foggaras* dont la présence est signalée par des cheminées espacées de 30 à 50 mètres et protégées par une espèce de margelle d'un mètre de haut.

Ces cheminées d'aération sont utilisées pour l'entretien des souterrains mais ont surtout servi au creusement desdits souterrains par les esclaves, il y a plusieurs siècles.

Nous reprenons la route à 13 h 30, en direction de Timimoun. Une piste

épouvantable et un paysage des plus mornes, menacés à tout moment d'ensablement. Une distraction enfin, la décision d'un arrêt par le directeur avec photos de groupe dans la position adéquate face à l'immensité du désert. À notre arrivée, à 18 h à Timimoun, nous sommes accueillis dans un luxueux restaurant à l'architecture typiquement soudanaise. À l'intérieur, les murs crépis en argile rouge, sont richement sculptés de motifs géométriques avec de multiples entrelacs ornés du graphisme artistique de l'écriture arabe. Nous nous couchons à 23 h 00 dans le silence ponctué du rire sarcastique des hyènes, au loin, auquel répondent les aboiements des chiens.



Timimoun, hôtel Transat

Samedi 9 avril

Journée de repos à Timimoun

Visite du souk ; j'en profite pour faire quelques achats dont un œuf d'autruche ceint de lanières de cuir décoratives. J'achète aussi quelques magnifiques roses des sables pour ma famille ; ce sont des concrétions de sable solide en forme de pétales de rose entrelacés, du plus bel effet. Les Bédouins nous assurent les trouver dans le sable et elles auraient pour origine l'urine des chameaux qui précipite les sels minéraux en conglomérats ; cette explication nous paraît assez fantaisiste. Nous nous instruisons des choses du désert, comme de ces gros lézards gris, ventrus, qui s'aplatissent au sol, la queue conique à large base et hérissées de pointes cornées ; lézards que les *yaloueds* aux yeux chassieux promènent, une ficelle ceinturant le thorax. Cette espèce d'iguane appelé *dob* fait le régal des gens de la piste qui le cuis-





Beni-Ounif

nent en ragoût de pâtes, la *corba* du Saharien, du méhari, cuite dans un bidon en fer-blanc, vide de ses 3 ou 5 kg de conserves, posé sur trois pierres limitant un maigre foyer alimenté avec des bouses séchées de chameau. Quel fumet ! Et quelle fumée !

Dimanche 10 avril - Pâques

Timimoun–Béni-Abbès : 480 km

C'est Pâques et nous ne sommes guère de bonne humeur - nous nous sommes réveillés à 3 h du matin pour partir à 4 h 15. Retour par la même piste jusqu'à l'oasis de Ksabi à 40 km avant d'arriver à Adrar. Nous prenons une photo devant la borne kilométrique, à l'embranchement indiquant Gao-Tombouctou. Puis nous remontons vers Béni-Abbès. Nous nous arrêtons trois quarts d'heure à l'oasis de Kerzaz, 140 km avant cette ville, pour nous

Enfin, arrivés à 19 h 30 à Béni-Abbès, nous espérons un accueil chaleureux des Normaliennes mais non, elles sont en train de dîner, préoccupées par le bal que les officiers donnent au bordj en leur honneur. Les Normaliens n'ont pas été invités ; nous n'en sommes pas peu vexés, y compris le Directeur ! Il est 23 h 00, le ventre vide ou presque, nous nous couchons après 16 heures de piste exécrable. Et là, c'est le bouquet, quels lits ! Des tapis installés dans le *patio* du restaurant, à la belle étoile. Nous nous y installons, serrés comme des sardines en boîte, tout habillés, enroulés dans une couverture pour deux, les chaussures enveloppées de notre veste nous servent de traversin ; l'art dans le modelage de traversin étant de faire en sorte que l'on puisse enfouir le nez dans la poche de la veste pour échapper à la forte odeur de vieux suif



Beni-Ounif, hôtel du Sahara

Lundi 11 avril

Lundi de Pâques

Beni-Abbès–Colomb-Béchar : 230 km
La nuit s'est quand même passée tant bien que mal, la fatigue arrivant à vaincre tous les tourments du corps et de l'esprit. Départ à 14 h 30, le temps est un peu couvert. Non, ce n'est pas la pluie qui menace, mais le vent de sable qui se lève et masque le soleil. Nous arrivons à Béchar à 19 h 30 et dînons convenablement.

Mardi 12 avril

Colomb-Béchar–Béni-Ounif : 150 km
Visite de la ville avec quelques achats. Avenue Poincaré se trouve la place des dromadaires, entourée d'arcades qui protègent du soleil de nombreuses échoppes, bien souvent tenues par de vieux Juifs du Tafilet (sud marocain) qui étaient déjà en Afrique du Nord bien avant l'invasion arabe. Ils ont les mêmes coutumes que les Arabes et il est difficile de les en distinguer, même par la langue parlée. Les femmes juives, par contre, arborent une coiffure faite d'un cône posé sur la tête et enveloppé d'une étoffe généralement noire. Nous visitons la palmeraie avec la piscine et le jardin public qu'arparent des autruches à l'air hautain qui ne cessent de toiser les dromadaires à la lippe dédaigneuse.

À 15 h 30 nous partons en excursion à Figuig, de l'autre côté de la frontière marocaine dans la vallée qui se dessine à l'horizon, à 7 ou 8 km de Béni-Ounif. Nous arrivons pour découvrir une magnifique palmeraie, qui prolonge le village typiquement arabe, et voué principalement au commerce de par sa situation frontalière.

C'est la colonisation qui a établi cette frontière toute conventionnelle à cet endroit ; nombreux sont les propriétaires de palmiers-dattiers de Béni-Ounif et même Béchar ou Aïn-Sefra qui habitent Figuig.

Des points de vue admirables nous font découvrir, encerclant le village, les tours de guet qui, il n'y a pas si longtemps encore, au début du XIX^e siècle, servaient à détecter les pillards des récoltes de dattes.



Colomb-Béchar

Nous visitons le « Ksar », vieux village aux multiples ruelles étroites. Nous voilà au soleil enfin. Nous nous dirigeons vers un îlot de palmeraie d'où nous parviennent des onomatopées axées sur de longues voyelles : nous levons les yeux vers la cime des palmiers pour y voir accrochés de véritables acrobates en longue chemise blanche (*abaya*). Ils ont à la main un régime de dattes en forme de plumeau dont ils frappent, à coups répétés, les autres régimes poussant sur le palmier, tout en psalmodiant des incantations divines. Le directeur de l'école satisfait notre curiosité en nous apprenant qu'il s'agit là, à cette époque de l'année, d'un rituel de pollinisation des fleurs de palmiers dattiers. Les hommes ont à la main un régime de fleurs mâles avec lequel ils aspergent de pollen les régimes de fleurs femelles; les abeilles et les autres insectes, agents habituels de la fécondation étant rares sinon absents. N'est-ce pas déjà de la fécondation artificielle ? Non pas « in vitro » mais « in palmiro » (latin oranais !). Le car démarre. Un bruit très insolite lors d'un cahot un peu plus fort se fait entendre : nous avons cassé le pont arrière. Sans espoir de réparation immédiate, nous quittons le véhicule, nos bagages à la main tant pis pour ceux qui se sont chargés à Figuig ! - et, de fort mauvaise humeur, partons en direction de Béni-Ounif à 5 km de là, en coupant

à travers ravins et crevasses suivis de plateformes caillouteuses, pour arriver à 19 h 45. Un coup de téléphone à Oran nous apprend qu'on nous envoie immédiatement un car qui doit arriver le lendemain dans la matinée. Ouf !

Mercredi 13 avril

Béni-Ounif-Aïn-Sefra : 150 km photo
Nous rejoignons Aïn-Sefra sans encombre et partons visiter, à une quinzaine de kilomètres, la palmeraie de Tiout mais surtout ses grottes aux parois recouvertes de magnifiques peintures rupestres. Elles attestent, de façon très artistique, de la vie qui existait dans ces lieux aux temps

préhistoriques. Ici c'est une espèce de bouquetin, là, on croit reconnaître un cervidé, un bison, faune de la savane.

Jeudi 14 avril

Aïn-Sefra-Oran : 414 km

C'est la mélancolie générale du dernier jour de voyage. Quelques légionnaires en shorts kaki et képi blanc laissant retomber un voile blanc sur la nuque pour la protéger du soleil et des moustiques, s'affairent avec des brouettes, des pioches et des pelles. Construire, toujours bâtir, où qu'ils soient, ces étrangers venus servir la France réalisent une partie de son œuvre. Enfin l'asphalte, et Aïn-El-Hadjadj avec les premiers vrais arbres du « Tell » en îlots de verdure, des micocouliers et eucalyptus qui bordent la route de chaque côté... Et puis « Saïda » (la bienheureuse) nous accueille à midi. Nous traversons Perregaux et ses orangeries, Saint-Denis du Sig et ses oliveries, Sainte Barbe du Tlélat, carrefour de la dérivation vers Oran de la voie de chemin de fer Casablanca / Tunis. Quelques saluts bruyants en arrivant aux portes d'Oran pour essayer de secouer la mélancolie qui nous gagne tous. Il est 19 h 00. C'est fini. Tout est derrière nous maintenant.

NB : le directeur de l'Ecole normale d'Oran était l'auteur de « La méthode Damville » ou « Comment apprendre l'orthographe et la grammaire françaises à nos jeunes autochtones ».



Colomb-Béchar, le ksar en 1919